

**EN<sub>i</sub>M**

*Égypte Nilotique et Méditerranéenne*

Institut d'égyptologie François Daumas  
UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes »  
Cnrs – Université Paul Valéry (Montpellier III)

---

**Le conte des Deux Frères (3)  
À propos de l'expression *k3.t t3hw.t*  
Frédéric Servajean**

---

**Citer cet article :**

Fr. Servajean, « Le conte des Deux Frères (3). À propos de l'expression *k3.t t3hw.t* », *ENIM* 5, 2012, p. 103-113.

---

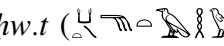
**ENiM – Une revue d'égyptologie sur internet** est librement téléchargeable depuis le site internet de l'équipe « Égypte nilotique et méditerranéenne » de l'UMR 5140, « Archéologie des sociétés méditerranéennes » : <http://recherche.univ-montp3.fr/egyptologie/enim/>

## Le conte des Deux Frères (3) À propos de l'expression *k3.t t3hw.t*

Frédéric Servajean

Institut d'égyptologie François Daumas



UMR 5140 (CNRS - Université Paul-Valéry - Montpellier III)

L'EXPRESSION *k3.t t3hw.t* (<sup>1</sup>, utilisée par Bata pour désigner l'épouse de son frère Anubis, a été traduite, dans la première livraison de cette série, par « vagin perturbé »<sup>2</sup>. La traduction tenait compte du contexte socio-économique et rituel du texte, cette désignation étant, semble-t-il, liée aux interdits des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> provinces de Haute-Égypte. La dimension « sociologique » de l'enquête a donc été privilégiée. Cependant, celle-ci ne permet pas de saisir ce qu'une telle expression pouvait signifier concrètement pour les Anciens Égyptiens. Une analyse lexicographique s'avérait indispensable ; c'est l'objet de ce travail.

Le substantif *t3h.t* désigne, on le sait, le « dépôt » se trouvant au fond d'un liquide au repos<sup>3</sup>, quelle qu'en soit la nature. Il renvoie ainsi très souvent à la « lie » d'une boisson : pour la bière, on peut trouver les syntagmes suivants : « la lie de la bière *hr(y).t* » (*t3hw.t n(y).t h(n)q.t hr(y).t*)<sup>4</sup>, « la lie de la bière *ndm.t* » (*t3h.t n(y).t h(n)q.t ndm.t*)<sup>5</sup>, « la lie de la bière *jqr.t* »

<sup>1</sup> P. d'Orbiney, 7,8 = A.H. GARDINER, *Late-Egyptian Stories*, *BiAeg* 1, Bruxelles, 1932, p. 17, 1. Je tiens à remercier Ivan Guermeur et Dimitri Meeks pour avoir accepté de relire ce travail.

<sup>2</sup> Fr. SERVAJEAN, « Le conte des Deux Frères (1). La jeune femme que les chiens n'aimaient pas », *ENiM* 4, 2011, p. 6-7 ; cf. plus généralement à ce propos, Ph. COLLOMBERT, Y. VOLOKHINE, « Let's Talk about Sex », *Égypte Afrique & Orient* 40, 2005, p. 54.

<sup>3</sup> *Wb* V, 233, 12-234, 3 ; *AnLex* 77.4730. Pour ce terme employé dans les textes médicaux, H. VON DEINES, H. GRAPOW, *Wörterbuch der ägyptischen Drogennamen*, *Grundriß* VI, Berlin, 1959, p. 545-548. J.-Cl. Goyon oppose « l'état liquide *hrt* de la levure de bière et ce qui paraît bien être l'état solide après dissecation qui apparaît dans les textes sous le nom de *t3ht n h(n)kt* (...) » (« note pour servir à la connaissance des procédés tinctoriaux de l'ancienne Égypte », dans *Livre du Centenaire (1880-1980)*, *MIFAO* 104, Le Caire, 1980, p. 28, n. 6). D'après cet auteur, le terme *t3h.t* dans le syntagme *t3h.t n(y).t h(n)q.t*, désignerait donc la « levure provenant de l'évellat de la partie supérieure du brassin » (J.-Cl. GOYON, « Le catalogue raisonné des producteurs de styrax et d'oliban d'Edfou et d'Athribis de Haute-Égypte », *SAK* 23, 1996, p. 62, n. 38). Cependant, d'une part, ce terme ne s'insère pas uniquement dans ce syntagme-là et il faudrait que l'explication reste valable pour les autres liquides avec lesquels ce mot se combine, ce qui est loin d'être le cas ; d'autre part, l'articulation sémantique avec le verbe *t3h* ne serait plus aussi évidente puisque ce dernier, on le verra, signifie fondamentalement « troubler », à la manière d'un liquide *troublé* par l'agitation de son dépôt. On laissera de côté l'hapax *t3.t* (?),  (Edfou II, 206, 6 ; Edfou XII, pl. CCCXCIV, col. 9, à partir de la gauche), dans le syntagme , que J.-Cl. Goyon interprète soit comme *t3(h).t*, soit comme *t3h*, en renvoyant à *Wb* I, 12, 15 (J.-Cl. GOYON, *SAK* 23, 1996, p. 62, n. 38). En l'absence de parallèles, il est impossible de se prononcer à ce sujet.

<sup>4</sup> P. Hearst 9, 15 = H. GRAPOW, *Die medizinischen Texte in Hieroglyphischer Umschreibung autographiert*, *Grundriß* V, Berlin, 1958, p. 400 (H 137).

(*tʒh.t n(y).t h(n)q.t jqr.t*)<sup>6</sup> ou, plus simplement, « la lie de la bière » (*tʒh.t n(y).t h(n)q.t*)<sup>7</sup> ; pour le vin : « la lie du vin » (*tʒh.t n(y).t jrp*)<sup>8</sup> ; enfin, pour les « boissons » non identifiées : « la lie d'un médicament *sdr* » (*tʒh.t n(y).t sdr*)<sup>9</sup>, « la lie d'une boisson *pʒwr* » (*tʒh.t n(y).t pʒwr*)<sup>12</sup> ou « la lie d'une boisson *ʕ.t* » (*tʒh.t n(y).t ʕ.t*)<sup>14</sup>. Dans les papyrus médicaux, cette lie pouvait posséder des vertus curatives comme le montre la mention suivante<sup>15</sup> :

*Rd(.t) tʒh.t hr=f h(n)q.t ndm.t.*

Placer la lie de la bière *ndm.t* sur lui (= le patient).

D'une manière générale, et pour ne considérer que les exemples précédents, les différentes graphies du mot sont les suivantes :

1. 

P. Berlin 3038, 7, 7 = *Die medizinischen Texte*, p. 368 (*Bln* 79) ; P. Ebers 71, 19 = *ibid.*, p. 356 (*Eb* 541) ; P. Ebers 73, 12 = *ibid.*, p. 407 (*Eb* 564) ; P. Ebers 74, 1 = *ibid.*, p. 401 (*Eb* 568) ; P. Ebers 77, 8 = *ibid.*, p. 136 (*Eb* 608) ; P. Ebers 77, 11 = *ibid.*, p. 137 (*Eb* 609) ; P. Ebers 80, 8-9 = *ibid.*, p. 51 (*Eb* 639) ; P. Ebers 80, 10 = *ibid.*, p. 51 (*Eb* 640) ; P. Ebers 82, 11 = *ibid.*, p. 38 (*Eb* 657) ; P. Ebers 82, 21-22 = *ibid.*, p. 40 (*Eb* 662) ; P. Ebers 83, 16 = *ibid.*, p. 45 (*Eb* 670) ; P. Ebers 84, 18 = *ibid.*, p. 43 (*Eb* 683) ; P. Ebers 85, 8 = *ibid.*, p. 52 (*Eb* 690) ; P. Ebers 94, 1 = *ibid.*, p. 487 (*Eb* 791) ; P. Hearst 8, 18 = *ibid.*, p. 40 (*H* 120) ; P. Hearst 9, 6 = *ibid.*, p. 407 (*H* 126) ; P. Hearst 9, 15 = *ibid.*, p. 400 (*H* 137) ; P. Hearst 11, 6 = *ibid.*, p. 429 (*H* 161) ; P. Kahoun (méd.) 2, 27 = *ibid.*, p. 464 (*Kah* 17) ; P. Kahoun (méd.) 3, 15 = *ibid.*, p. 468 (*Kah* 27).

2. 

P. Ebers 33, 15 = *ibid.*, p. 220 (*Eb* 162) ; P. Ebers 33, 17 = *ibid.*, p. 228 (*Eb* 163) ; P. Ebers 40, 9-10 = *ibid.*, p. 160 (*Eb* 200) ; P. Ebers 75, 21 = *ibid.*, p. 416 (*Eb* 592).


3. 

P. Hearst 7, 14 = *ibid.*, p. 38 (*H* 94) ; P. Hearst 11, 10 = *ibid.*, p. 435 (*H* 168) ; P. Hearst 16, 1 = *ibid.*, p. 35 (*H* 237).

<sup>5</sup> P. Berlin 3038, 7, 7 = *ibid.*, p. 368 (*Bln* 79) ; P. Ebers 40, 9-10 = *ibid.*, p. 160 (*Eb* 200) ; P. Ebers 71, 19 = *ibid.*, p. 356 (*Eb* 541) ; P. Ebers 74, 1 = *ibid.*, p. 401 (*Eb* 568) ; P. Ebers 77, 8 = *ibid.*, p. 136 (*Eb* 608) ; P. Ebers 77, 11 = *ibid.*, p. 137 (*Eb* 609) ; P. Ebers 80, 8-9 = *ibid.*, p. 51 (*Eb* 639) ; P. Ebers 82, 21-22 = *ibid.*, p. 40 (*Eb* 662) ; P. Ebers 84, 18 = *ibid.*, p. 43 (*Eb* 683) ; P. Hearst 8, 18 = *ibid.*, p. 40 (*H* 120) ; P. Kahoun (méd.) 3, 15 = *ibid.*, p. 468 (*Kah* 27).

<sup>6</sup> P. Ebers 94, 1 = *ibid.*, p. 487 (*Eb* 791).

<sup>7</sup> P. Ebers 73, 12 = *ibid.*, p. 407 (*Eb* 564) ; P. Ebers 85, 8 = *ibid.*, p. 52 (*Eb* 690) ; P. Hearst 9, 6 = *ibid.*, p. 407 (*H* 126).

<sup>8</sup> P. Ebers 33, 15 = *ibid.*, p. 220 (*Eb* 162) ; P. Ebers 33, 17 = *ibid.*, p. 228 (*Eb* 163) ; P. Ebers 75, 21 = *ibid.*, p. 416 (*Eb* 592) ; P. Ebers 82, 11 = *ibid.*, p. 38 (*Eb* 657) ; P. Ebers 83, 16 = *ibid.*, p. 45 (*Eb* 670) ; P. Hearst 7, 14 = *ibid.*, p. 38 (*H* 94) ; P. Hearst 16, 1 = *ibid.*, p. 35 (*H* 237). On ajoutera PSI inv. I 73, fragment E, 7 = J. OSING, Gl. ROSATI, *Papiri geroglifici e ieratici da Tebtynis. Planches*, Florence, 1998, pl. 22, E, 7 (*tʒh.t ny.t j[rp...]*),  [...]) ; *ibid.*, volume de texte, p. 200, et p. 210, n. bn.

<sup>9</sup> *Wb* IV, 393, 3.

<sup>10</sup> P. Ebers 80, 10 = H. GRAPOW, *Die medizinischen Texte*, p. 51 (*Eb* 640).

<sup>11</sup> Boisson de moindre qualité d'après *Wb* I, 498, 7, et *AnLex* 78.1416 ; et vinaigre d'après S. AUFRERE, « Études de lexicologie et d'histoire naturelle XVIII-XXVI », *BIFAO* 87, 1987, p. 36-39.

<sup>12</sup> P. Hearst 11, 6 = H. GRAPOW, *op. cit.*, p. 429 (*H* 161).

<sup>13</sup> Boisson non identifiée, d'après *Wb* I, 166, 4.

<sup>14</sup> P. Hearst 11, 10 = H. GRAPOW, *op. cit.*, p. 435 (*H* 168).

<sup>15</sup> P. Kahoun (méd.) 2, 27 = *ibid.*, p. 464 (*Kah* 17) = M. COLLIER, St. QUIRKE, *The UCL Lahun Papyri: Religious, Literary, Legal, Mathematical and Medical*, BAR-IS 1209, Oxford, 2004, p. 61 (Case 17).

Les graphies présentent peu de variantes. Elles se combinent avec trois déterminatifs spécifiques. Le plus courant est la cruche  $\bar{\theta}$ , qui peut logiquement alterner avec l'eau  $\bar{\text{III}}$  puisque le vocable désigne sinon un liquide du moins une substance se trouvant au fond de celui-ci. Le troisième, en revanche, est plus curieux puisqu'il s'agit du canard pilet prenant son envol :  $\bar{\text{D}}$  ; dans les exemples du tableau, il se combine avec la cruche  $\bar{\theta}$ .

Il ne s'agit pas uniquement de liquides « consommables » ; le *Traité d'ophiologie* mentionne en effet une *t3h(.t) n(y.t) rhty*, c'est-à-dire un « dépôt ( $\bar{\text{I}} \bar{\text{D}} \bar{\text{I}} \bar{\text{e}} \bar{\theta}$ ) de blanchisseur »<sup>16</sup>.

Le vocable peut également se rapporter à la « lie » en tant que « reste » d'un liquide comme dans le passage suivant<sup>17</sup> :

*Dztn hrw n(y) hnw.wztn t3h.t n(y).t ds.wztn.*

Puissiez-vous donner le fond de vos récipients et la lie de vos jarres.

Dans cette attestation, *t3h.t* a été graphiée  $\bar{\text{I}} \bar{\text{D}} \bar{\text{I}} \bar{\text{e}} \bar{\theta}$ , un  $\bar{\text{I}}$  remplaçant l'habituel  $\bar{\text{D}}$  par confusion en hiératique.

Le mot peut aussi être utilisé de manière dépréciative pour souligner le dénuement de quelqu'un. Ainsi dans les *Lamentations d'Ipouour*<sup>18</sup> :

*Dbh(w) n=f t3h(.t)=f m nb shrw.*

Celui qui réclamait pour lui-même la lie<sup>19</sup> est (maintenant) possesseur de *shrw* (liquide non identifié).

Dans cette attestation, le mot est écrit  $\bar{\text{I}} \bar{\text{D}} \bar{\text{I}} \bar{\text{e}} \bar{\theta}$  ; mais A.H. Gardiner souligne son genre féminin et le déterminatif erroné<sup>20</sup>.

Un ancien mot *t3h*<sup>21</sup>, signifiant « vase », « boue »<sup>22</sup>, semble déjà attesté dans les Textes des Pyramides [TP 279, § 420a]<sup>23</sup> :

*N pj tj kj t3h mr.w.*

C'est N qui a piétiné la vase ( $\bar{\text{I}} \bar{\text{D}} \bar{\text{I}}$ ) des canaux.

Ce mot, qui paraît masculin<sup>24</sup>, doit être sémantiquement rapproché du précédent, la « vase » étant à l'eau des canaux, ce que la « lie » est au vin, à la bière ou à tout autre boisson.

<sup>16</sup> S. SAUNERON, *Un traité égyptien d'ophiologie (papyrus du Brooklyn Museum n<sup>os</sup> 47.218.48 et 85)*, *BiGen* 11, Le Caire, 1989, p. 113 (5, 15).

<sup>17</sup> T.G.H. JAMES, *Corpus of Hieroglyphic Inscriptions in Brooklyn Museum I*, New York, 1974, p. 59, pl. VII et XXXIX ; H.G. FISCHER, « *Hrw* "Bottom" and *t3h.t* "Dregs" (Brooklyn 57.140) », *JEA* 63, 1977, p. 176.

<sup>18</sup> A.H. GARDINER, *The Admonitions of an Egyptian Sage*, Leipzig, 1909, p. 58 (7, 11).

<sup>19</sup> Litt. : « sa lie ».

<sup>20</sup> *Loc. cit.*

<sup>21</sup> *Wb* V, 233, 8.

<sup>22</sup> B. MATHIEU, *L'univers des Textes des Pyramides* (2012), s. v. Bourbe, bourbier (?) (à paraître) ; K. SETHE, *Übersetzung und Kommentar zu den altägyptischen Pyramidentexten II*, Glückstadt, Hambourg, New York, s. d., p. 183.

<sup>23</sup> Traduction adaptée de celle de B. Mathieu (*op. cit.*, s. v. Bourbe, bourbier ?). J.P. Allen (*The Ancient Pyramid Texts*, Atlanta, 2005, p. 53 [185]) traduit « Unis is a trampler who chops the canal's mud ». Cependant, la forme « who chops » (« qui tranche », « qui coupe ») ne correspond pas au sens du mot *t3h*.

<sup>24</sup> Cf. les trois exemples donnés par B. Mathieu (*loc. cit.*), tous dépourvus de la marque du féminin.

Il est possible que le mot *tʒh*, interprété par le *Wb* comme « un habitant du Delta »<sup>25</sup> (par exemple, au pluriel, ), soit à mettre en relation avec la « vase », la « boue » *tʒh*. La stèle Metternich (XXX<sup>e</sup> dynastie) le consigne trois fois pour désigner un « individu modeste », selon la traduction de J.P. Allen. Cependant, s'il est évident que le mot fait référence à des individus situés au bas de l'échelle sociale, il n'en reste pas moins que ce que le terme signifie concrètement est à mettre en relation avec la vase et la boue. Dans la première attestation<sup>26</sup>,

*Wn(=w) n=j tʒh(.t) sbʒ=s.*

(Isis rapporte qu')une femme modeste () (lui<sup>27</sup>) ouvrit sa porte.

Nous conservons pour l'instant la traduction de J.P. Allen<sup>28</sup>. Le déterminatif ne se rapporte pas au champ sémantique du mot mais à la femme elle-même qui, comme le montre la suite du texte, est mère d'un enfant<sup>29</sup> :

*Mh~n=s pr n(y) tʒh(.t) n kʒ n tʒh.*

Elle remplit la maison de la femme modeste () avec de la nourriture pour l'enfant modeste (.

La dernière attestation est collective<sup>30</sup> :

*Jw=w n=j tʒh.w m pr=sn.*

Les gens modestes ()<sup>31</sup> vinrent à moi de leur maison.

Il semble bien que le terme *tʒh* désigne ici des personnes – des paysans « du Delta »<sup>32</sup> comme le montre peut-être le signe – vivant au contact permanent de la boue des marais et, par conséquent, souillés par elle. Le terme *tʒh(.t)* signifierait donc, dans ce contexte, la « boueuse »<sup>33</sup>.

Ce terme peut être utilisé en tant qu'adjectif/nom de relation. Il est en effet question, dans la *Lettre instructive de Menna*, d'un *wʒ(.t) tʒhw(.t)*, c'est-à-dire d'un « chemin boueux () »<sup>34</sup>.

<sup>25</sup> *Wb* V, 234, 9.

<sup>26</sup> C.E. SANDER-HANSEN, *Die Texte der Metternichstele*, *AnAeg* 7, Copenhague, 1956, p. 37 (54).

<sup>27</sup> Litt. : « m'ouvrit » (c'est Isis qui parle).

<sup>28</sup> J.P. ALLEN, *The Art of Medicine in Ancient Egypt*, New York, 2006, p. 60, qui rend le terme par « a lowly woman ». Les analyses mettant ce terme en relation avec la prostitution, notamment en le rapprochant de l'expression *kʒ.t tʒhw.t*, doivent être écartées (H.-W. FISCHER-ELFERT, *Abseits von Maat*, Würzburg, 2005, p. 210-211 ; H. GOEDICKE, « Unrecognized Sportings », *JARCE* 6, 1967, p. 99).

<sup>29</sup> C.E. SANDER-HANSEN, *op. cit.*, p. 40 (67) ; J.P. ALLEN, *op. cit.*, p. 62.




<sup>30</sup> C.E. SANDER-HANSEN, *op. cit.*, p. 62 (178) ; J.P. ALLEN, *op. cit.*, p. 56.

<sup>31</sup> Pour une autre attestation de ce terme, également au pluriel et graphié de la même manière, Cf. TRAUNECKER, « Une chapelle de magie guérisseuse sur le parvis du temple de Mout à Karnak », *JARCE* 20, 1983, p. 89 (9).

<sup>32</sup> A. KLASSENS, *A Magical Statue Base*, *OMRO* 33, Leyde, 1952, p. 74 (M 54).

<sup>33</sup> P. Vernus (*Sagesses de l'Égypte pharaonique*<sup>2</sup>, Arles, 2010, p. 474, n. 22) propose « fille-de-la-lie », traduction qui présente l'avantage de rendre la dimension « sociale et dépréciative » du passage, tout en restant proche du sens premier du mot.


<sup>34</sup> O. Oriental Institute of the University of Chicago 12074 = J. ČERNÝ, A.H. GARDINER, *Hieratic Ostraca* I, Oxford, 1957, pl. LXXIX, v° 6. Les deux déterminatifs () font allusion à l'idée de « déplacement » et, probablement, à la difficulté de celui-ci sur un tel chemin.

Le *Wörterbuch* distingue deux verbes *tsh*. Le premier est dépourvu de déterminatif<sup>35</sup> ou doté, dans le Livre des Morts, des déterminatifs  ou . Il n'est accompagné d'aucune traduction, la rubrique indiquant simplement « relatif aux eaux » et renvoyant au deuxième verbe. Ce dernier, écrit avec les déterminatifs , signifierait « plonger »<sup>36</sup>, « être immergé »<sup>37</sup>. Ces traductions soulèvent un certain nombre de difficultés qui seront examinées par la suite. Les *AnLex* consignent la traduction plus appropriée « troubler (l'eau) »<sup>38</sup>.


Le passage dans lequel le sens de ce mot est le plus simple à saisir se trouve dans la formule 631 des Textes des Sarcophages<sup>39</sup> :

*Mk sw, jw=f, tsh~n=f p.t, hnn~n=f t3 ; shtp sw !*

Vois-le, il vient après avoir *troublé* le ciel et après avoir perturbé la terre ; apaise-le !

La mise en parallèle des verbes *tsh* () et *hnn*, « bouleverser », « perturber »<sup>40</sup>, ne laisse planer aucun doute au sujet du sens du premier. *Hnn* se rapporte à la terre, qui est perturbée, bouleversée mais aussi « disloquée », en « désordre »<sup>41</sup>, caractéristique qui renvoie surtout à un élément matériel – que l'on peut toucher – comme la terre, alors que le ciel, lui, est simplement *troublé* ou *perturbé*. Cette signification première se retrouve dans d'autres contextes. Ainsi, dans le passage suivant du même recueil<sup>42</sup> :





*N tsh=f 'hw 3 n(y) Hm (...).*

Il n'a pas *perturbé* () le grand combat de Létopolis (...).

Ou dans l'attestation suivante, toujours tirée des Textes des Sarcophages<sup>43</sup> :

*(...) tsh(=w) sš.w hw.wt n.t (...).*

(...) les régions marécageuses des domaines de la couronne rouge<sup>44</sup> ayant été *perturbées/troublées* (...).

Les *hw.wt n.t* désignent, selon toute probabilité, une région de Basse-Égypte. Au singulier (*hw.t n.t*), ce toponyme renvoie à une localité du Delta située à proximité de Bouto<sup>45</sup>. On voit bien qu'il s'agit d'un milieu de marais *perturbé*, *troublé* ( [S2C et B1B0],  [B2B0],  [B2Be]) par l'arrivée d'un intrus. On imagine bien les nuées d'oiseaux – les figurations des tombes montrent cela très précisément – quittant de manière désordonnée leurs nids situés dans les touffes hermétiques de papyrus. Le déterminatif  s'explique

<sup>35</sup> *Wb* V, 233, 8.

<sup>36</sup> *Wb* V, 233, 9.

<sup>37</sup> *Wb* V, 233, 10.

<sup>38</sup> *AnLex* 77.4729, 78.4514.




<sup>39</sup> *CT* VI, 2541-m.


<sup>40</sup> *Wb* III, 383, 3-9 ; *AnLex* 77.3260, 78.3218.

<sup>41</sup> « Être disloqué », « être en désordre », autres traductions possibles du verbe même si elles se rapportent à un cadavre (*Wb* III, 384, 1-3 ; *AnLex* 79.2338).



<sup>42</sup> TS 681 (*CT* VI, 308f).

<sup>43</sup> TS 205 (*CT* III, 145f).

<sup>44</sup> Au singulier () , comme dans la version B2Be, ou au pluriel () , comme en B2B0. Il s'agit bien de *n.t* ainsi que le montre un passage de la formule 581 (*CT* VI, 196, l), où il est à nouveau question du *sš hw.wt*  . Cf. Ph. COLLOMBERT, *Le tombeau de Mérérouka, PalHier* 4, Le Caire, 2010, p. 101 (§ 184), n. 1 ; et B. MATHIEU, *L'univers des Textes des Pyramides, s. v. Couronne rouge net* et Demeures de la couronne rouge *net*.

<sup>45</sup> *GDG* IV, p. 91, le groupe  y ayant été lu par Gauthier *n(y).t dšr.t*.



aisément par le caractère semi-aquatique caractérisant le monde des marais <sup>46</sup>.

D'une certaine manière, c'est la même idée qui préside à l'attestation suivante, consignée dans le P. Harris 500 : « Elle (= la sarcelle) a *perturbé/troublé* () le filet » (*tḥ~nꜣf tḥ šnw.t*) <sup>47</sup>. Il s'agit de comprendre que l'oiseau, pris dans les mailles du filet, se débat pour tenter de s'enfuir. Dans ce contexte de poésie amoureuse, le déterminatif du mot *tḥ* () s'explique : il s'agit du déterminatif habituel des mots renvoyant au lexique de l'amour (par ex., *mrj*, *mrw.t*, *mrwty*, etc.).

Les Textes des Sarcophages consignent d'autres attestations de cet emploi. Par exemple, à la formule 467 <sup>48</sup> :


*Jj~nꜣj jmꜣt, tḥ~nꜣj mr.w, Wsjr js nb ḥwꜣꜣ.t, nb wḥ.*


C'est en toi (= la maîtresse du Double-Pays) que je suis venu, après avoir *troublé* (l'eau) des canaux, car Osiris est vraiment le seigneur de la putréfaction, le seigneur du flot.

Quel que soit le sens de ce passage, on voit bien que l'explicitation de la fin met en relation la « putréfaction », dont Osiris est le seigneur, ainsi que le flot, avec l'eau des canaux que le défunt *trouble* (). Il faut comprendre que cette putréfaction – probablement les *rdw* osiriens – s'écoulent sous la forme de flots troublant les eaux calmes des canaux. Le déterminatif  du verbe *tḥ* s'explique donc aisément <sup>49</sup>. On remarquera que R.O. Faulkner rend ce passage ainsi : « I have come into you, I have immersed the waterways as Osiris, Lord of corruption, Lord of vegetation (...) » <sup>50</sup>. C'est donc le sens « immerger » qui a été retenu par cet auteur <sup>51</sup>. Cependant, la formule 190 des Textes des Sarcophages permet de montrer que c'est bien l'arrivée de cette « eau supplémentaire » qui trouble les eaux calmes <sup>52</sup> :

*Pr~nꜣj, tḥꜣj n.t, nhḥ~nꜣj jtrw.*

Si je suis sorti, c'est en *troublant* l'eau après avoir craché le fleuve.

C'est la même idée qui prédomine, celle d'une eau se déversant massivement dans un plan d'eau calme et le *troublant* (), en dispersant les particules du dépôt se trouvant au fond. R.O. Faulkner traduit ce passage, sans en être sûr : « My springs (?) of water go forth for me, the stream is spat out for me (...) » <sup>53</sup>. Dans les deux cas – formules 467 et 190 –, le terme est écrit de la même manière mais il est d'abord traduit par Faulkner « immerger » (TS 467) puis par « source » (TS 190). Pour ce qui est de cette dernière traduction, elle serait due, d'après cet auteur, à l'opposition entre *tḥ* et *jtrw*, le premier de ces vocables se référant


<sup>46</sup> K. Goebis (« Zerstörung als Erneuerung in der Totenliteratur. Eine kosmische Interpretation des Kannibalenspruchs », *GöttMisz* 194, 2003, p. 34, n. 17) propose une autre lecture faisant du groupe  le déterminatif de *tḥ*, ce qui semble peu probable car ce groupe, écrit de la même manière, est parfaitement attesté avec des significations tournant autour de la notion de « marais » (*Wb* III, 483, 12-484, 6).

<sup>47</sup> B. MATHIEU, *La poésie amoureuse de l'Égypte ancienne*, *BiStud* 115, Le Caire, 1996, pl. 11, l. 10. Voir, au sujet de ce passage, *ibid.*, p. 61, et p. 74, n. 215.

<sup>48</sup> TS 467 (*CT* V, 373e-374a).

<sup>49</sup> On retrouve cette formulation – avec la même graphie – à la formule 468 des Textes des Sarcophages (*CT* V, 385m-n).

<sup>50</sup> *FECT* II, p. 96.

<sup>51</sup> On retrouve une partie de ce passage à la formule 110 du Livre des morts, issue des formules 464-468 des Textes des Sarcophages ; la forme *tḥ~nꜣj y* est écrite de la manière suivante :  (G. LAPP, *The Papyrus of Nebseni*, *CBDBM* 3, Londres, 2004, pl. 51, col. 37).

<sup>52</sup> *CT* III, 98n-o.


<sup>53</sup> *FECT* I, p. 158 (Spell 190).

« to a small flow of water as contrasted with *itrw* “stream” »<sup>54</sup>. Or, pour admettre cette analyse, il faudrait admettre aussi que *tḥ* puisse signifier « petit courant (d'eau) », d'où la traduction « springs ».

Il devient nécessaire d'examiner une traduction incertaine du mot *tḥ.t*, consignée dans les *AnLex*<sup>55</sup> : « rigole (d'irrigation) », qui pourrait justement véhiculer l'idée d'un *petit courant d'eau*, ce qui conforterait les traductions de Faulkner. Le premier passage ayant donné lieu à cette traduction provient de la formule 586 des Textes des Sarcophages<sup>56</sup> :

*Sḳw.w r(ḳ)ḥj, jm mh(w) tḥ.t ḥr sn.w-nwḥsn !*



Ceux qui gardent ma bouche, que le *dépôt* ne dérive pas sur leurs compagnons !

Bien qu'il soit difficile de saisir le sens de ce passage, on devine que le *dépôt* () – qui se trouve probablement au fond de l'eau – est négativement connoté. R.O. Faulkner traduit : « may the water-runnels not be filled on account of their brethren »<sup>57</sup>. Il ajoute en note « *tḥ.t* is clearly related to *tḥw* “springs” or “sources” of water »<sup>58</sup>. Cependant, le rapprochement n'est possible, encore une fois, que si l'on admet l'existence d'un mot *tḥ*, « source », ce qui est peu probable<sup>59</sup>.

Le deuxième passage concerné, très lacunaire, appartient également aux Textes des Sarcophages<sup>60</sup> :

[...] *t, n tḥtḥs sšḥs ; jrḥf* [...].

[...] pain, alors qu'elle (= la défunte) n'a pas *perturbé/troublé* son marais ; puisse-t-il faire [...].

On retrouve la perturbation () du marais dont il a été question plus haut. Faulkner traduit : « [...] bread, who has no runnel (?) or marsh; he makes [...] »<sup>61</sup>, renvoyant en note, pour justifier la traduction « runnel » au passage précédent<sup>62</sup>. Il interprète donc le deuxième *t* du syntagme  comme la marque du féminin du substantif *tḥ.t*. Mais ce *t* peut être considéré sans difficulté comme appartenant morphologiquement à la forme négative *n ḥdmtḥf*.

Une dernière attestation doit être examinée. Il s'agit d'un passage de la formule 581 des Textes des Sarcophages. Dans celui-ci, un mot *tḥy.w* a été traduit « points d'eau » par


<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 158, Spell 190, n. 6.

<sup>55</sup> *AnLex* 78.4515, 79.3354.

<sup>56</sup> CT VI, 206, g-h.

<sup>57</sup> FECT II, p. 188 (Spell 586).

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 189, n. 7.

<sup>59</sup> P. Barguet traduit « irrigation » (*Textes des Sarcophages égyptiens du Moyen Empire*, LAPO 12, Paris, 1986, p. 321), s'éloignant ainsi de plus en plus du sens premier du terme *tḥ.t*. On remarquera, en outre, qu'il s'agit surtout de « dériver » () et non de « remplir » comme dans la traduction de Faulkner ; peut-être même de « se déposer », de « sédimenter » (lentement) – comme les particules d'un *dépôt* regagnant lentement leur place au fond du liquide – sur les compagnons en question.

<sup>60</sup> TS 742, CT VI, 370h-j.

<sup>61</sup> FECT II, p. 282 (Spell 742). P. Barguet, quant à lui, rend ce passage : « [...] pain, qui n'a pas son irrigation et ses étangs. Il fait [...] » (*op. cit.*, p. 103).

<sup>62</sup> FECT II, p. 283 (Spell 742), n. 1. On remarquera que la référence 77.3354 des *AnLex* renvoie à un compte rendu de l'ouvrage de T.G.H. JAMES, *Corpus of Hieroglyphic Inscriptions in Brooklyn Museum I*, New York, 1974, par J. Osing (*OLZ* 74, 1979, 13, 138), où ce dernier met en relation une mention de *tḥ.t*, « lie/dépôt », dont il a été question plus haut (cf. *supra*), avec celle de la formule 586 (CT VI, 206, g-h.) qui vient d'être traitée, en considérant qu'il s'agit d'une autre attestation du mot contenu dans la formule 586. Ce rapprochement doit donc être rejeté.



P. Barguet<sup>63</sup> et « water-sources » par R.O. Faulkner<sup>64</sup>. Il semble cependant possible de proposer une autre traduction<sup>65</sup> :

*H3bs=j m h3bs m wp.t=t, t3hy=j sš hw.wt n.t (...).*

Puissé-je plonger de ton zénith (vers le fond de l'eau)<sup>66</sup> tel un oiseau (des marais)<sup>67</sup>, car ce que je *perturbel/trouble* (𓆎𓆏𓆐𓆑𓆒) est la région marécageuse des domaines de la couronne rouge (...).

Si l'on analyse le groupe 𓆎𓆏𓆐𓆑𓆒 comme un participe imperfectif construit agentiellement (*t3hy=j*), le sens du mot demeure sans difficulté celui de « troubler », « perturber » le marais<sup>68</sup>. On comprend, par conséquent, que l'oiseau va plonger au fond de l'eau du marais et remuer la vase pour y trouver sa nourriture.

En conséquence, la traduction de *t3h.t* par « rigole d'irrigation », « source », voire « point d'eau », doit être rejetée ; quant au vocable *t3h*, il ne peut être question d'une « source ». Pour ce qui est du premier de ces deux termes, il s'agit simplement d'un « dépôt », quel qu'en soit la nature, le second renvoyant aux verbes « troubler », « perturber ».

Ces mots semblent avoir gagné, par glissement, la sphère du monde « socio-politique ». Ainsi, dans *l'Enseignement pour Mérikarê*, le verbe *t3h*, sous forme participiale, possède une incontestable dimension sociale<sup>69</sup> :

*‘q(w) m jb.w, ‘n(w) sw m hr d.t=f, mn(w) m j.t3h(w)<sup>70</sup> {pw}<sup>71</sup> mdwty, dr sw sm3 ms.w=f !*

Celui qui pénètre les esprits, qui se montre gracieux envers ses gens<sup>72</sup> et qui persiste en tant que *perturbateur* (𓆎𓆏𓆐𓆑𓆒) et (beau) parleur, chasse-le et tue ses enfants !

La deuxième attestation de ce terme contenue dans *l'Enseignement* est du même type<sup>73</sup> :

*T3h(w) pw n njw.t mdwty.*

Le (beau) parleur est un *perturbateur/agitateur* pour la ville.

Ici, le lien avec la parole, cause de la perturbation, est explicite, d'où le deuxième déterminatif du mot : 𓆎𓆏𓆐𓆑𓆒.

Le verbe *t3h* a également acquis une dimension « psychologique » que l'on retrouve dans les

<sup>63</sup> P. BARGUET, *op. cit.*, p. 406.

<sup>64</sup> FECT II, p. 184 (Spell 581).

<sup>65</sup> CT VI, 196k-1.

<sup>66</sup> *H3bs*, en tant que verbe (non répertorié par le *Wb*), serait, d'après *AnLex* 78.2937, un verbe de mouvement. D. Meeks, que je remercie, me signale qu'il s'applique aux oiseaux « plongeant » vers le fond de l'eau (par exemple, en *Edfou* VI, 74, 7, où il est question d'un *hbs hrp(w)*, qui serait un cormoran [M. ALLIOT, *Le culte d'Horus à Edfou* II, *BiEtud* 20, Le Caire, 1954, p. 750, et n. 6]) pour attraper leur nourriture. On peut, par conséquent, se demander si, en tant que substantif, *h3bs* ne serait pas le même mot que *hbs* (cf. note suivante).

<sup>67</sup> *H3bs* serait un oiseau des marais d'après *Wb* III, 230, 9 ; sous la forme *hbs*, un oiseau se nourrissant de poisson d'après *Wb* III, 257, 1 ; et simplement un oiseau selon *AnLex* 78.2938.

<sup>68</sup> Cf. *supra*, l'analyse d'un passage similaire.

<sup>69</sup> W. HELCK, *Die Lehre für König Merikare*, KÄT 5, Wiesbaden, 1977, p. 10.

<sup>70</sup> Participe avec *j*. prothétique.

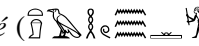
<sup>71</sup> Je suis la correction de J.Fr. QUACK, *Studien zur Lehre für Merikare*, GOF IV/23, Wiesbaden, 1992, p. 20.

<sup>72</sup> Litt. : « au visage de ses gens ».

<sup>73</sup> W. HELCK, *op. cit.*, p. 13.

passages suivants. Le premier provient du P. Anastasi V <sup>74</sup> :

*Jw=f snh=w h3'(=w) <r> t3 šd.t, t3h=tw=f m dbg* <sup>75</sup>.


Il (= le paysan) est attaché et jeté dans le puits, *troublé/paniqué* () d'(y) plonger la tête la première.

Ce passage <sup>76</sup> a été traduit de différentes manières. Ainsi, pour prendre deux exemples, « He is bound and thrown into the well ; he is soused in a headlong dipping » <sup>77</sup> et « Er wird gebunden und in die Grube geworfen, und kopfüber fällt er hinein » <sup>78</sup>. Cependant, si l'on en reste à la simple traduction « perturber/troubler », on en déduit que ce terme peut aussi être investi d'une dimension psychologique, amplifiée par la situation du malheureux paysan, la « perturbation » devenant « panique ».

On retrouve cette dimension dans le P. Chester Beatty I, dans un contexte de poésie amoureuse <sup>79</sup> :

*Sn hr st3h jb=j m hrw=f.*


Le frère fait *se troubler* mon cœur par sa voix.

Il s'agit de la seule forme causative attestée du verbe *t3h*. La traduction « faire se troubler » () est, ici, tout à fait appropriée mais la traduction de Bernard Mathieu l'est également car elle renforce le « trouble » en question : « le frère *bouleverse* mon cœur de sa voix » <sup>80</sup> ; le trouble devenant émotion forte, bouleversement.

Il est possible que cette perturbation puisse également être physiologique comme semble le montrer un passage lacunaire du P. Berlin 23040 <sup>81</sup> :


[...] *k n=sn m t3hw m h.t=sn.*

Puisses-tu leur [...] en tant que ce qui est *perturbé* dans leur ventre.

Le déterminatif du mot () met bien en relief la « gêne anormale » (« ce qui est perturbé ») ressentie comme quelque chose de négatif.

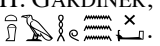
La perturbation peut être le résultat de nombreuses causes très différentes les unes des autres. Ainsi dans le P. (magique) Brooklyn 47.218.49 (XXVI<sup>e</sup> dynastie ?), on peut lire <sup>82</sup> :

*Jn jt=f Psmtk, k3 m Jwnw, šhr=f m(w)t nb m(w)t.t nb.t d3y nb d3y.t nb.t hh.t nb.t t3h(w.w) jm.*

C'est son père, Psammétique, le taureau dans Héliopolis, qui abat tout mort, toute morte, tout opposant, toute opposante, tout souffle brûlant *perturbants* () <sup>83</sup> dans (la nécropole ?).

<sup>74</sup> P. Anastasi V, 16, 7-8 = A.H. GARDINER, *Late-Egyptian Miscellanies, BiAeg 7*, Bruxelles, 1937, p. 65, l. 2-3.

<sup>75</sup> Pour ce terme d'origine sémitique, L.H. LESKO, *A Dictionary of Late Egyptian*, Providence, 1987, p. 158 ; et R.A. CAMINOS, *Late-Egyptian Miscellanies*, Londres, 1954, p. 249 (16, 7-8).

<sup>76</sup> On retrouve celui-ci dans le P. Lansing 7, 3 (= A.H. GARDINER, *Late-Egyptian Miscellanies, BiAeg 7*, Bruxelles, 1937, p. 105, l. 14-15). Le mot *t3h* y est graphié .

<sup>77</sup> R.A. CAMINOS, *op. cit.*, p. 247.

<sup>78</sup> H. BRUNNER, « Miscellen », *ZÄS 80*, 1955, p. 74.

<sup>79</sup> B. MATHIEU, *BiEtud 115*, pl. 1, 8.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>81</sup> G. BURKARD, *Das Klage lied des Papyrus Berlin P. 23040 a-c, ÄAT 58*, Wiesbaden, 2003, p. 50 (12).

<sup>82</sup> P. Brooklyn 47.218.49, IX, 4-5 = P.F. O'ROURKE, *An Egyptian Royal Book of Protection of the Late Period (P. Brooklyn 47.218.49)*, UMI 3048852, Ann Arbor, 2003, p. 272, 4-5.

<sup>83</sup> Litt. : « qui perturbent ».

Enfin, le dérivé copte  $\tau\omega\omega$  du mot  $t\dot{h}$ <sup>84</sup> confirme l'analyse qui précède car, au sens propre comme au sens figuré, « les acceptions que présente (ce) mot copte sont les mêmes que celles de notre mot “troubler” »<sup>85</sup>.

Au terme de cette analyse et avant de passer à celle de l'expression  $k\dot{z}.t\ t\dot{h}w.t$ , on retiendra uniquement l'existence de trois vocables distincts : les substantifs  $t\dot{h}$  (et ses dérivés) et  $t\dot{h}.t$ , ainsi que le verbe  $t\dot{h}$  (et son causatif  $st\dot{h}$ ).

Le substantif  $t\dot{h}$ , qui semble masculin, est attesté dès les Textes des Pyramides. Il désigne le dépôt boueux se trouvant au fond des eaux. Des sens dérivés existent puisque sur lui ont été forgés les termes  $t\dot{h}$  et  $t\dot{h}(t)$ , « homme » et « femme des marais », les deux vocables signifiant probablement « boueux » et « boueuse ».

La contrepartie féminine  $t\dot{h}.t$  renvoie à tout dépôt situé au fond d'un liquide, comme la « lie » du vin, de la bière ou de tout autre boisson.

Le verbe  $t\dot{h}$  semble avoir désigné au départ l'action consistant à agir sur ce dépôt, *troubant* ainsi le liquide dans lequel il se trouve. Au sens figuré, ce *trouble* peut devenir *perturbation* ; avec une dimension individuelle, la perturbation pouvant être un simple *trouble*, mais aussi une *panique*, voire un *bouleversement* – dans ces derniers cas, les termes possèdent un indéniable caractère psychologique – ; et une dimension collective, la perturbation pouvant être due à un *perturbateur*, c'est-à-dire à un *agitateur* politique.

\*

\* \*

Il devient maintenant possible d'examiner l'expression  $k\dot{z}.t\ t\dot{h}w.t$  ( $\text{𐩪𐩣𐩠𐩢𐩣𐩠𐩣𐩠𐩢𐩣}$ ) qui désigne dans le P. d'Orbiney l'épouse d'Anubis<sup>86</sup>.

Cette expression semble devoir être mise en relation avec l'un des interdits des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> provinces de Haute-Égypte : la femme ayant ses règles. Le vagin ( $k\dot{z}.t$ ) de cette femme non nommée est donc « troublé » ou « perturbé ». Il l'est pour des raisons physiologiques : la présence de menstrues. Mais il l'est également pour des raisons sociales : en raison de l'impureté de ce « dépôt », l'épouse d'Anubis aurait dû être rituellement isolée ; or, elle ne l'est pas. C'est la raison pour laquelle la perturbation a un effet collectif : d'une part, le sang menstruel risque de souiller les graines et la terre, d'autre part, l'épouse d'Anubis propose au frère de celui-ci d'avoir des relations sexuelles dans un contexte de grande impureté et aussi de non respect des règles familiales élémentaires. Par conséquent, la femme d'Anubis est, en raison de ses menstrues et de son irrespect, *perturbée* et *perturbatrice* ; plus précisément, *physiologiquement perturbée* – ainsi que le montre le déterminatif  $\text{𐩣}$  – et *collectivement perturbatrice*.

<sup>84</sup> W. WESTENDORF, *Koptisches Handwörterbuch*, Heidelberg, 1965, p. 257 ; cf., également, J.Fr. QUACK, *op. cit.*, p. 23, n. a.

<sup>85</sup> E. DÉVAUD, *Études d'étymologie copte*, Fribourg, 1923, p. 22-24.

<sup>86</sup> Cf. Fr. SERVAJEAN, *op. cit.*, p. 6-7 ; voir, également, *ibid.*, p. 8-12.

Il faut donc rejeter toutes les traductions scabreuses proposées au sujet de cette expression <sup>87</sup>, ainsi que celle de W.A. Ward qui, partant du rapprochement de *t3h* avec la racine sémitique *dlh*, interprète très logiquement cette expression comme « muddy (dirty) female organs » <sup>88</sup>. Très logiquement car la racine sémitique véhicule un sens oscillant autour de l'idée d'eau troublée, boueuse. Il faut écarter, enfin, la validation (pastille verte) de l'expression *k3.t t3hw3.t* que propose le *Thesaurus Linguae Aegyptiae* <sup>89</sup>, avec la remarque « Schimpfwort für eine Frau » <sup>90</sup>. C'est d'ailleurs sous cette forme, et en tant qu'injure <sup>91</sup>, que l'expression est enregistrée dans le *Lexikon der Ägyptologie* <sup>92</sup>. Il faut donc revenir à la lecture *k3.t t3hw.t*.

En réalité, cette expression signifie simplement « vagin perturbé », ainsi que cela a été proposé dans la première livraison de cette série. L'emploi adjectival – ou participial – de *t3h.t/t3hw.t* est bien attesté : le P. médical Ramesseum V <sup>93</sup> mentionnant une *h(n)q.t t3h(w).t*, c'est-à-dire une « bière troublée », probablement par des particules en suspension. Il est possible, enfin, que l'expression *k3.t t3hw.t* ait eu un emploi populaire dépréciatif que les textes, logiquement, ne consignent pas ; mais cela reste à démontrer.

---

<sup>87</sup> Pour quelques exemples, *ibid.*, p. 7, n. 31 ; auxquels on ajoutera J.A. WILSON, dans J.B. Pritchard (éd.), *Ancient Near Eastern Texts*, Princeton, 1955, p. 25 : « filthy whore » ; et H. GRAPOW, *Wie die Alten Ägypter sich anredeten*, Berlin, 1939, p. 52 : « dreckige Fotze ».

<sup>88</sup> W.A. WARD, « Some Egypto-Semitic Roots », *Or* 31, 1962, p. 398, n. 4.

<sup>89</sup> Voir, à ce sujet, W. WESTENDORF, « ...und durch Liebe (pD'Orbiney 7, 8 frei nach Schiller) », dans B.M. Bryan, D. Lorton (éd.), *Essays in Egyptology in honor of Hans Goedicke*, San Antonio, 1994, p. 349-352 ; et Fr. HINTZE, *Untersuchungen zu Stil und Sprache neuägyptischer Erzählungen*, Berlin, 1952, p. 277.

<sup>90</sup> <http://aaew2.bbaw.de/tla/servlet/GetWcnDetails?u=guest&f=0&l=0&wn=858553&db=0>.

<sup>91</sup> Qui signifierait « *k3.t* pourrie », le verbe *hw3* ayant pour sens « pourrir », « se putréfier » (*Wb* III, 50, 6-16 ; *AnLex* 77.2629) ; mais, encore une fois, cette analyse doit être écartée.

<sup>92</sup> R. FUCHS, *LÄ V*, 1983, col. 635, s. v. Schimpfwörter.

<sup>93</sup> J.W.B. BARNES, *Five Ramesseum Papyri*, Oxford, 1956, pl. 21, IV, 29.

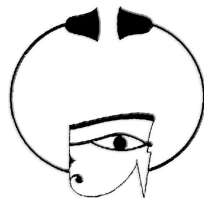
**Résumé :**

Analyse lexicographique du terme *t3hw.t* dans l'expression *k3.t t3hw.t* mentionnée dans le conte des deux frères.

**Abstract :**

Lexicographical analysis of the word *t3hw.t* in the expression *t3hw.t* mentioned in the Tale of Two Brothers.

**ENiM – Une revue d'égyptologie sur internet.**  
<http://recherche.univ-montp3.fr/egyptologie/enim/>



ISSN 2102-6629